

Théâtre : « *King Lear Syndrome ou les Mal élevés* », le roi Lear finit sa vie dans un Ehpad

Publié le 28 janvier 2021



Elsa Granat, Laurent Huon et Hélène Rencurel dans *King Lear Syndrome ou les Mal élevés*, au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, le 16 janvier 2022. SIMON GOSSELIN

L'autrice et metteuse en scène Elsa Granat s'inspire de Shakespeare pour aborder la question de la vieillesse dans *King Lear Syndrome* au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis.

Un vieil homme dit : « Les vieux sont inutiles. » C'est le roi Lear, dans la pièce que Shakespeare a écrite en 1603, alors que sévissait la peste à Londres. Evidemment, on ne peut s'empêcher d'y penser aujourd'hui, surtout quand on voit le roi Lear errant non pas sur la lande, mais entre les murs d'un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad). Cela se passe au Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis, dans *King Lear Syndrome ou les Mal élevés*, l'un des deux spectacles qui, en ce début d'année, abordent le thème ultrasensible de la vieillesse reléguée dans des maisons de fin de vie. L'autre est *Une mort dans la famille*, écrit et mis en scène par le Britannique Alexander Zeldin, qui sera créé du 2 au 20 février à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, avec Marie-Christine Barrault.

À Saint-Denis, tout commence par une fête. Un homme marie la plus jeune de ses trois filles. Au moment des photos, il s'effondre, pris d'un malaise, et il se met à parler comme Shakespeare. Les médecins lui décèlent la maladie à corps de Lewy, qui provoque divers troubles cognitifs et des hallucinations. Chez le vieil homme (Laurent Huon, magnifique), elle se traduit par le « King Lear Syndrome » : il se prend pour le roi qui, se sentant ramper vers la mort, décide de partager son royaume entre ses trois filles. La part de chacune dépendra de l'amour qu'elle lui témoignera. Les deux aînées, Regane (Elsa Granat) et Goneril (Hélène Rencurel), rivalisent pour le lui prouver. Cordelia (Édith Proust), la plus jeune et la plus aimée, s'y refuse. Son père la déshérite et la bannit.

On voit le vieil homme évoluer dans un présent où le passé de Shakespeare s'invite tout naturellement

Que faire de ce père qui ne s'appartient plus ? Cordelia, se sentant rejetée, part avec son mari (Lucas Bonnifait), qu'elle appelle ironiquement « le roi de France ». Regane et Goneril - les trois sœurs portent les mêmes prénoms que dans la pièce de Shakespeare - décident de le placer dans un Ehpad. L'une au motif qu'elle n'a pas assez de place chez elle, l'autre parce qu'elle le juge invivable. Le spectacle, brouillon dans l'acte introductif du mariage, prend alors une tournure de plus en plus intéressante : on voit le vieil homme évoluer dans un présent où le passé de Shakespeare s'invite tout naturellement. Il chante du Neil Young avec sa guitare et parle en pentamètres iambiques, son neurologue s'appelle Kent (Antony Cochin) et parmi les pensionnaires il croise une Mme Gloucester (Bernadette Le Saché), qui confond ses deux fils, Edgar et Edmond.

Force de vie

Rien dans tout cela n'est artificiel : Elsa Granat sait manier les écritures hybrides. Avec *King Lear Syndrome*, on entre de plain-pied dans le quotidien d'un Ehpad, avec ses joies qui font mal, comme les anniversaires, ses soignants qui n'en peuvent plus à force de tout donner (Clara Guipont, remarquable en aide-soignante chanteuse), ses hommes et ses femmes qui errent d'un fauteuil à une chaise... Et puis, il y a les familles, les visites avec les mêmes phrases qui reviennent, les déchirures entre les enfants, bref, tout ce que l'on sait et qui plomberait le moral de tout spectateur, si Elsa Granat ne mettait, dans ce tableau, une telle force de vie. L'autrice et metteuse en scène veut nous « titiller », comme elle l'écrit dans ses notes d'intention, et elle y réussit très bien, en nous plaçant toujours en éveil, à l'écoute de toutes les histoires qui traversent la représentation et renvoient au temps que nous vivons.

Sur le plateau, huit comédiens sont accompagnés de quelques personnes âgées, des amatrices et des amateurs, qui se fondent dans l'ensemble. Tous nous mènent vers une fin que l'on ne dévoilera pas. Et tous sont à saluer.

Brigitte Salino